Document generated on 10/12/2024 12:55 a.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

LECLERC, NATHALIE. *La Voix de mon père*. Montréal, Leméac, 2026, 153-[1] p. Photos. ISBN 978-2-7609-4739-9

Aurélien Boivin

Volume 15, 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1041149ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1041149ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boivin, A. (2017). Review of [LECLERC, NATHALIE. *La Voix de mon père*. Montréal, Leméac, 2026, 153-[1] p. Photos. ISBN 978-2-7609-4739-9]. *Rabaska*, *15*, 259–261. https://doi.org/10.7202/1041149ar

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Micheline Laliberté et Jean-Louis Robichaud ainsi que leur éditeur, Les Éditions de la Francophonie, d'offrir à toutes et à tous ce grand portrait de famille.

Jean Simard
Université Laval

Leclerc, Nathalie. *La Voix de mon père*. Montréal, Leméac, 2026, 153-[1] p. Photos. ISBN 978-2-7609-4739-9.

Nathalie Leclerc, « la fille de... », aura dû attendre près de trente ans après la mort de son célèbre père pour se décider à publier ce qui ressemble beaucoup à une lettre d'amour adressée à celui qu'elle appelle plus d'une vingtaine de fois son héros, cet homme plus grand que nature qu'elle élève, tout au long de sa narration, au rang de géant, de demi-dieu. C'est un hommage qu'elle a voulu rendre, dans son premier récit, à celui qu'elle a toujours aimé et dont elle a eu beaucoup de difficulté à se séparer.

La Voix de mon père est constitué de quatre-vingt-dix courts textes souvent de moins d'une page, sans doute écrits à divers moments de son existence, depuis son enfance et son adolescence jusqu'à l'âge adulte. L'écriture, pour elle, n'a pas toujours été facile surtout que, à l'école primaire qu'elle fréquente alors à Beauport, une religieuse l'a accusée de plagiat devant ses camarades. C'est Jean Royer, un ami de son père, qui l'a encouragée à continuer à écrire et à publier pour se libérer en quelque sorte de ce cauchemar qu'elle a vécu.

Divisés en sept parties, les récits de *La Voix de mon père* sont ordonnés selon quelques thèmes ou sujets. La première, « Il était une fois », en compte six et se rapporte à une époque qu'elle n'a pas connue, celle de l'enfance de son paternel, qui dérange par sa gaucherie son père et les autres ouvriers de la ferme familiale. Aussi demande-t-on, un jour, à ce jeune « garçon, assoiffé de merveilleux » (p. 14) de quitter ce pays de « bûcherons, trappeurs, commis voyageurs, draveurs » et d'aller « écrire ce qu'on fait » (p. 15). La mémorialiste n'a que de bons mots pour Fabiola, la mère de son héros, qu'il quitte adolescent, après ses études à Ottawa, pour venir s'établir dans l'île d'Orléans, pays de ses ancêtres, où il prend feu et lieu.

La deuxième partie compte vingt-quatre textes et porte sur l'enfance de l'auteure, depuis sa naissance à Boulogne-Billancourt, en banlieue de Paris, saluée par de grandes personnalités, tels Raymond Devos, Charles Aznavour, Georges Brassens, qui rendent visite à « la petite fée » (p. 21) à la clinique, et l'arrivée de Bobino, un chien recueilli à la fourrière, devenu rapidement un « grand frère et […] protecteur » (p. 23), jusqu'à l'installation dans l'île d'Orléans, dans une nouvelle maison sur la terre de Jos Pichette, un presque frère du père, qui deviendra rapidement le plus grand ambassadeur de ce

coin de pays du « bout du monde » (p. 24), baigné par le majestueux fleuve. On y suit les premières expéditions de la fillette, la menotte dans celle, plus large, de celui qu'elle apprend à connaître et à aimer et qui, lui, l'initie aux beautés de la nature. La maison de poupée, la grange à spectacles, l'initiation à la musique, l'apprentissage du piano, l'absence du père en tournée, homme « lumineux, passionné et inspirant » (p. 32), qui dérange la fillette en classe, refusant tout travail pour se concentrer à regarder par la fenêtre et rêver le retour de celui qui l'a en quelques sorte ensorcelée. L'ajout d'un paon à la ferme, le premier voyage en train, un nouveau séjour en Suisse pour marquer la fin de la tournée du chansonnier qu'est son héros de père, l'évocation de son premier amoureux Lionel, un petit Suisse, qui lui rendra visite un jour dans son île et qui l'aimera toute sa vie, la création des trophées Félix remis aux artistes lors du Gala de l'Adisq, sont autant de souvenirs et quelques autres encore souvent fort heureux, qu'elle évoque avec une économie de mots et non sans émotion et sentiment. Certains sont pour le moins traumatisants, tel celui qu'elle consacre, sans doute pour se libérer une fois pour toutes, à sœur Gabrielle, qui l'accuse en classe d'avoir plagié un texte de son père, alors qu'elle avait pourtant travaillé seule cette composition d'une page. Cette accusation lui vaut non seulement la note zéro mais fait naître un réel sentiment de honte devant ses petits camarades. Cette religieuse a ainsi « tué le crocus qui commen[çait] à pousser en [elle] », l'obligeant à « continue[r] à écrire, mais seule, dans l'obscurité, à la lueur de la chandelle » (p. 45).

La troisième partie, « Devenir grande », constituée de treize textes, s'ouvre avec l'évocation du Référendum de 1980 et du rôle qu'aurait joué son héros choisi par le Premier Ministre du Québec, René Lévesque, pour proclamer la naissance d'un nouveau pays. « Ce soir-là, il y a le désespoir dans les yeux de mon père. Une société écrasée et bafouée. Un peuple manipulé et évanoui » (p. 50), note sa fille chérie. Elle rappelle encore la visite de Paul Rose (« La Boîte aux lettres ») et la tragédie qui a frappé Julos Beaucarne, un ami de son père, dont l'épouse a été assassinée (« L'Horreur »). C'est dans « Le Chêne » qu'elle fait la promesse à son père, « [p]our le remercier de l'enfance » qu'elle a eue, de « [c]réer un endroit pour le souvenir de l'homme qu'il est et de l'œuvre qu'il écrit. Inventer un lieu de rencontre entre l'artiste et le public. Un lieu qui touche à l'intemporalité du poète » (p. 57). Elle tiendra sa promesse en créant, en haut de la côte qui assure l'entrée dans son île, l'Espace Félix-Leclerc, au début de ce siècle.

Les quatorze textes de la section « Devenir vieux », la quatrième partie, sont consacrés exclusivement au père vieillissant, forcé d'arrêter de chanter, en raison d'un souffle trop court causé par l'asthme et par l'apparition d'une note grave « venue s'ajouter au registre de sa parole » (p. 66). « Mon héros,

confie-t-elle, cherche son souffle maintenant et ne chante plus comme le violoncelle, mais il écoute le frémissement de la rigole avec la même intensité qu'un air de Schubert » (p. 68). L'arbre qu'elle croyait éternel (p. 38) a fleuri (p. 49), puis a grandi (p. 62), puis a mûri (p. 67), maintenant il a vieilli (p. 81), avant de tomber (p. 86), le 8 août 1988, ce qui marque, pour la mémorialiste, désormais « Seule » (cinq textes), dans le cinquième volet, sa propre « fin du monde ». Mais comment désormais « Vivre ? » (dix-huit textes) quand le guide n'est plus là. Comment « apprivoiser le vide » ? (p. 90). Comment survivre à ce « grand coup de poing en plein visage » ? (p. 91). Comment vivre « [s]on quotidien vide du père » (p. 99). Se tourner intensément vers la musique, puis la lecture, celle d'*À la recherche du temps perdu*, pour brouiller son désespoir (p. 96), voyager en Europe avec une amie, avec arrêt en Suisse pour visiter le village qu'elle a habité et l'école qu'elle a fréquentée…

Comme si elle avait arrêté de vivre (p. 40), elle mettra cinq années avant de renouer avec son père mais « sans lui » (p. 98), comme elle l'écrit. Elle s'accroche toutefois, comme le démontrent les trente textes de la dernière section, « Vie », puisqu'il faut pourtant continuer, avec la mise en abyme de l'absence paternelle, en rappelant des souvenirs, des anecdotes, des gestes, qui montrent que la fille de Félix a apprivoisé les mots et a su maîtriser sa colère et donner libre cours à ses sentiments pour rappeler à ses lecteurs et lectrices un père vivant, un véritable géant, que non seulement tout le Québec, mais aussi la France et la francophonie ne sont pas prêts d'oublier.

Je conserve des souvenirs extraordinaires de mes rencontres avec ce véritable magicien des mots au talent de conteur, comme je l'ai montré dans certains de mes textes et dans l'exposition que j'ai préparée pour lui rendre hommage au Musée de Péribonka, en 1994, et qui a eu beaucoup de succès. J'ai aussi pu approfondir son œuvre en préparant près de trois cents questions pour l'émission « Tous pour un » présentée à Radio-Canada en décembre 1993.

Faut-il s'étonner devant un tel géant que les visiteurs continuent de déposer sur sa tombe, près de trente ans après sa mort, des chapelets ou des bouquets de souliers, lui qui nous a fait tant voyager.

Il faut souligner la qualité de l'écriture de Nathalie Leclerc et l'encourager à poursuivre dans cette voie pour notre plus grand bonheur, malgré, parfois, quelques images poétiques un peu forcées.

Aurélien Boivin
Professeur émérite, Université Laval